

La comtesse appuya sur le ressort qui faisait ouvrir la porte secrète.

Aussitôt le portrait du comte tourna sur lui-même et laissa entrevoir les profondeurs sombres de l'entrée du souterrain.

Deux hommes masqués et l'épée à la main se tenaient immobiles sur le seuil de la porte ; entre eux deux se tenait un troisième, frère, délicat, presque un enfant ; il n'était pas masqué, lui, mais ses traits étaient d'une pâleur livide et ses yeux semblaient biffés de fièvre. Ce troisième la comtesse le reconnut aussitôt, c'était Diane de Saint-Hyrem.

La comtesse attendait, froide et impassible.

— Entrez ! madame de Saint-Hyrem, dit un des deux hommes, et songez à votre serment. Nous vous attendons ici, nous autres ; si vous oubliez la promesse que vous nous avez faite, nous saurons vous la rappeler.

— Allez ! ajouta-t-il en la poussant légèrement.

La jeune fille obéit machinalement à l'impulsion qu'elle recevait et pénétra dans la chambre.

Aussitôt le tableau retomba et masqua la porte secrète sans cependant qu'elle fût refermée.

Les deux femmes se trouvaient en présence, debout et immobiles en face l'une de l'autre.

Jeanne, calme, fière et digne.

Diane, tremblante, honteuse et rugissant intérieurement comme une lionne blessée.

Il y eut un silence de quelques secondes.

Ce silence, ce fut Jeanne qui le rompit après s'être assise dans un fauteuil et avoir d'un geste indiqué un fauteuil à la jeune fille.

Celle-ci fit quelques pas en avant, mais cependant elle demeura debout.

— C'est donc vous, Diane ? enfin, après un si long temps, vous vous souvenez de votre amie, dit-elle d'une voix douce et plaintive avec un ton d'amical reproche. Mais, pourquoi ce costume masculin ? pourquoi venir par cette porte secrète ? Ma maison ne vous est-elle pas ouverte comme vous l'a toujours été mon cœur, à vous, mon amie d'enfance, ma compagne chérie ? ou bien... seriez-vous poursuivie ? Viendriez-vous me demander asile et protection ? Des ennemis cruels vous poursuivraient-ils de leur haine ? Oh ! alors je vous plains, pauvre enfant !

— Madame... balbutia la jeune fille.

— Madame ! fit la comtesse avec surprise. Eh ! quoi, suis-je donc devenue madame, pour vous, Diane ? Supposez-vous que parce que vous avez semblé me négliger pendant de longs mois je ne vous aime plus, comme lorsque vous étiez près de moi dans mon château d'Ablon, ou bien pensez-vous que les malheurs immérités qui ont brisé ma vie m'ont rendu méchant et ont fermé mon cœur à l'amitié ? Si cela est, vous vous trompez, Diane. Je suis bien malheureuse, ma vie ne sera plus désormais qu'un long désespoir ; mais je vous aime toujours ; notre amitié si pure si dévouée est un des bons souvenirs qui me reste des jours passés.

— Madame...

— Encore ? vous devez bien souffrir pour me parler ainsi, chère enfant. Voyons, approchez-vous, mettez-vous là près de moi, confiez-moi vos douleurs, comme lorsque nous étions jeunes filles vous et moi, nous nous racontions nos chagrins d'enfants. Je souffre trop pour ne pas compatir aux souffrances de ceux que j'aime. Venez, Diane, venez, mon amie, je suis heureuse de vous voir.

Elle lui tendit la main avec un sourire affectueux.

Une révolution subite sembla se faire dans la jeune fille. Son cœur de bronze parut éclater. Ce qu'il y avait de bon elle se révoltait-il contre sa méchanceté native ; ou bien continuait-elle à jouer un rôle odieux devant celle qu'elle avait voulu perdre ? D'abondantes larmes jaillirent de ses yeux, et se jetant aux genoux de la comtesse elle scéeria d'une voix déchirée et entrecoupée de sanglots !

— Oh ! tenez, madame, je le reconnais maintenant, je suis bien infâme ! Vos reproches me vont droit au cœur. Moi, misérable, à laquelle, vous avez tendu une main secourable, moi, que vous avez élevée jusqu'à vous, traitée comme une sœur bien-aimée, je vous ai trahie, trahie lâchement ! Je vous ai volé votre bonheur, je vous ai déshonorée aux yeux de l'homme que seul vous avez aimé, qui était tout pour vous... j'en ai fait mon amant en l'attirant dans un piège et en l'enivrant de mes malsaines caresses : car moi je ne l'aime pas ! je ne l'ai jamais aimé ! et cela, par envie, par jalousie de votre bonheur, Oh ! chassez-moi, madame, car je vous le répète, je suis bien infâme, que maintenant que tout cela est arrivé, et bien ! vous l'avouerez-vous ? tout en reconnaissant mon indignité, je ne me repens pas d'avoir commis ce crime ; c'est presque avec joie que je vois couler vos larmes. Chassez-moi donc, madame, car je ne mérite aucune pitié. Le repentir n'est pas entré et n'entrera jamais dans mon cœur. Ce n'est pas mon pardon que je viens implorer de vous !

— Que venez-vous donc faire ici alors ? répondit la comtesse avec douceur.

— Je ne sais pas. Je viens parce que j'y suis contrainte, parce que des hommes, des démons inconnus qui ont tout pouvoir sur moi, ont découvert, je ne sais comment, le mal que je vous ai fait ; qu'ils m'ont ordonné de venir vous dévoiler ma honte, en proclamant votre innocence. Je viens enfin parce que je suis lâche et que j'ai peur !

— Puisque ce n'est ni pitié ni pardon que vous me demandez, pourquoi donc êtes-vous à mes genoux ?

— Parce que je suis coupable, madame. Mais maintenant que je vous ai confessé mon infamie, je me relève.

En effet, elle se leva et demeura devant la comtesse, railleuse, provocante, sombre comme le mauvais ange.

— A mon tour, je serai franche avec vous, Diane. Tout ce que vous venez de me dire, je le savais. Votre haine implacable, votre basse envie, je les connaissais, je n'ignorais rien de vos menées ténébreuses. Je sais que vous avez reconnu mes bienfaits par la plus noire ingratitude. Je sais enfin que si jamais un rayon de soleil ne luira plus dans mon ciel sombre, c'est vous seule qui en êtes cause.

— Et vous m'avez maudite, n'est-ce pas, madame ?

— Non, Diane, je vous ai plainte.

— Oh ! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, il ne me manquait que ce dernier coup.

— Oui, pauvre enfant, reprit la comtesse avec l'accent d'une douce pitié, je vous ai plainte. La souffrance n'a pas laissé de place dans mon cœur pour la haine. J'ai vainement essayé de modifier votre nature mauvaise ; je ne puis vous en vouloir. Peut-être si vous étiez née riche, heureuse, comme cela m'est arrivé à moi, auriez-vous été bonne et compatissante. Née pauvre et avec de mauvais instincts, vous avez causé ma ruine et mon malheur, dites-vous ? Cela peut-être vrai dans un certain sens. En m'enlevant l'amour du seul homme que j'aie aimé, vous avez brisé ma vie, c'est vrai ! mais ne vous y trompez point, ce n'est pas moi